

ANDRÉ SAUGE  
Collège de Saussure  
Genève

UDC 875-13

## ILIADE 9: L'ATTITUDE D'ACHILLE

*Abstract:* Il importe de porter une attention particulière à la conclusion du discours d'Ulysse, pour comprendre les motifs qui lui ont fait perturber l'ordre indiqué par Nestor. Les propos d'Achille sont articulés autour d'une opposition entre *basileus*, ces conseillers et preneurs de décision incompétents, et *aristeus*, dont il est le représentant par excellence. Achille laisse entendre que, sans lui, on ne peut rien faire, qu'il n'a plus aucune obligation envers les Achéens, mais qu'il attend de Zeus seul la part de satisfaction qui lui est due. Il ne retournera pas au combat tant qu'il ne l'aura pas obtenue. Qu'au retour de l'ambassade, seule la réponse donnée à Ulysse fasse l'objet d'un rapport est un élément formel important, qui confirme la position singulière de ce personnage dans toute la scène.

L'exposé des motifs de l'ambassade introduit des difficultés d'un ordre nouveau: dans ses réponses à chacun des intervenants, Achille<sup>1</sup>, en apparence du moins, variera. Peut-on de l'une de ses réponses à l'autre noter des contradictions? Le sens des changements est-il bien celui de l'intériorisation de l'héroïsme, comme l'estiment certains auteurs<sup>2</sup>? Enfin, l'attitude d'Achille confirme-t-elle l'hypothèse que je formulais à propos de l'emploi du duel: au moment de l'arrivée des ambassadeurs, Achille réserve un accueil particulier, chaleureux, aux seuls hérauts? Pour répondre à ces questions, j'examinerai les interventions dans l'ordre de leur apparition, en portant une attention plus particulière aux discours d'Ulysse et, surtout, d'Achille.

<sup>1</sup> Pour l'éthique achilléenne, fondée sur l'honneur, et les contradictions qui lui sont liées, voir, par exemple, J.-P. VERNANT (1982, pp. 45 sqq, repris in VERNANT (1989), spécialement pp. 41-50). Achille personnage tragique dans l'erreur: voir, en dernier, ARIETI J. A. (1988), pp. 1-12, notamment pp. 5 sqq. A l'exception près du sens trop restreint, dans la mouvance d'ADKINS, donné à la notion de *τιμή* („Ehre“, oder besser „gesellschaftlichem Rang“, p. 4), une des analyses, du parcours d'Achille dans l'Iliade, qui me paraît la plus éclairante est celle de B. EFFE (1988)

<sup>2</sup> C. H. WHITMAN (1963<sup>2</sup>), p. 191. Sur les réponses d'Achille au cours de l'ambassade, voir TARKOW T. A. (1982), pp. 29-34: également B. EFFE (1988), p. 7-9.

Le premier discours (225-306), celui d'Ulysse donc, commence par embrayer l'énoncé sur la situation d'énonciation; l'orateur motive ce qu'il va dire, et en annonce le thème. Ni Agamemnon, ni Achille ne manquent de biens, et, tous deux savent régaler leurs hôtes (225-228). Puis il représente l'état dramatique de la situation des Achéens. Ulysse ne fait pas miroiter, aux yeux d'Achille, la perspective de la victoire; il lui suggère qu'on est dans une situation où l'on ne peut espérer mieux que résister: des signes, en effet, montrent que Zeus intervient en faveur des Troyens. Du coup Hector est plein d'ardeur au combat: il attend l'aube avec impatience; à l'avance, il „chante“ victoire, se promet de mettre le feu aux navires et de déclimer les Achéens (229-246). Je me bornerai à remarquer, en passant, anticipant sur les réponses d'Achille, que sous l'assurance d'Hector, fondée sur sa confiance en Zeus, Ulysse offre à déchiffrer, à son interlocuteur, une image, en creux, de lui-même et des risques que comporte la „fureur“ guerrière. D'où suit l'injonction d'aller aussitôt au combat: bientôt il sera trop tard (247-251). Telle est la première ponctuation du discours.

Une interpellation (*ἀπέπον*) et une évocation (celle du père) servent de transition: „Souviens-toi des conseils que te donnait Pélée, le jour de ton départ: *φιλοφροσύνη ἀμείνων*. Il faut mettre fin à l'*ἔριξ*. Une „disposition amicale“ vaut mieux que perpétuation de l'esprit de rivalité. Les Achéens, jeunes ou vieux, lui sauront gré de savoir y renocer (247-259). L'emploi du terme affectif prépare l'invitation à montrer plus de douceur. Ainsi est-on conduit vers l'énumeration des dons, scrupuleusement fidèle à celle d'Agamemnon (264-298), à sa conclusion près.

Puis vient l'exorde: Ulysse a détaillé les propositions d'échange. Il conclut, comme en glissant deux arguments nouveaux, concis. Le second est une prise de congé (c'est l'occasion propice pour vaincre Hector, qu'aveugle la certitude de sa force, 304-306): l'allusion devrait éveiller le désir de combattre en touchant l'orgueil d'Achille. Le premier est d'une autre portée.

*εἰ δέ τοι Ἀτρείδης μὲν ἀπήχθετο κηρόσθι μᾶλλον,  
αὐτὸς καὶ τοῦ δῶρα, σὺ δ' ἄλλους περὶ Παναχαιοὺς  
τειρομένους ἐλέαισε κατὰ στρατόν, οἱ σε θεὸν ὡς  
τείσοντος.* (300-303)

„Mais si l'Atride avec ses dons, en ton coeur, t'est encore plus odieux, toi, aie pitié, des autres, des Panachéens mis à rude épreuve dans toute l'armée: de cela, ils t'honoreron comme on le fait d'un dieu“.

En termes laconiques: si l'étalement d'Agamemnon lui répugne, Achille peut, entendant la détresse des Achéens, prendre en considération l'intérêt des troupes dans leur ensemble. Ulysse remet la pro-

position de compensation à son juste niveau: elle est une affaire privée; en ultime instance, ce n'est pas de son règlement que doit dépendre la décision d'Achille.

Ulysse a donc pris le premier la parole pour proposer une conciliation, dont on se rappellera que l'initiative en vient de Nestor et non d'Agamemnon. Il respecte les termes de la mission qui lui est confiée, tout en laissant entendre à son interlocuteur que la liquidation de son litige avec Agamemnon est secondaire au regard de l'intérêt général. Ulysse, en vérité, ne représente le point de vue ni d'Agamemnon ni de Nestor, mais l'intérêt des troupes. Et cela apparaît notamment au travers des propos qu'il s'est bien gardé de rapporter: Agamemnon, en échange des dons, cherchait à obtenir la fin de la colère et la reconnaissance de sa primauté: *δμηθήτω ... / καὶ μοι ὑποστήτω, ὅσσον βασιλεύτερός εἰμι* (158 et 160). „Qu'il se soumette, faisait-il dire, .... et qu'il se tienne au-dessous de moi dans la mesure où mon rang royal l'emporte sur le sien“. Tels sont les termes que, dans son intervention, Ulysse omettait et auxquels il *substituait l'invitation à prendre en considération l'intérêt collectif*. Tirera-t-on argument de cette „manipulation“ pour prétendre qu'Ulysse cherche à tromper Achille? S'il trompait quelqu'un, ce serait Agamemnon le premier, en ne mettant pas en avant le motif de ses prérogatives, qu'il subordonne à l'intérêt général. Ulysse, en vérité, détourne dans un sens personnel la mission confiée aux ambassadeurs. Déjà avant d'arriver, il perturbait un ordre faisant dès lors apparaître l'insuffisance de ses enjeux. Sans doute avait-il compris que l'offre d'une compensation mirifique ne suffirait pas à satisfaire la demande de réparation d'une blessure d'honneur („Si Agamemnon avec ses dons t'est encore plus odieux ...“). Sans doute avait-il compris, également, que seul un déplacement du regard, la prise en compte de l'intérêt général, permettait d'échapper à la logique, destructrice, du défi que se lancent des individus occupant une position de puissance et veillant avec un soin jaloux à ce que celle de leur rival ne leur porte pas ombrage. *Νόησε Ὁδυσσεύς*: il n'a pas simplement remarqué le signe qu'Ajax faisait à Phoenix; ce signe a été pour lui l'occasion de son intervention parce qu'il avait à l'esprit une solution qui lui paraissait la seule capable d'offrir une issue à la difficulté où l'on se trouvait. Certes, l'appel qu'il faisait à la solidarité collective, a été, momentanément du moins, sans effet<sup>3</sup>. Mais Achille devra payer douloureusement son refus de l'entendre.

Car il oppose un refus catégorique. En commençant d'abord par dire toute l'importance qu'il accorde à la franchise. Le titre qu'il confère à Ulysse (*πολυμήχαν*: 308) est-il une pointe soupçonneuse,

<sup>3</sup> Pour l'existence d'une critique de l'idéologie aristocratique dans l'Iliade, voir NICOLAI W. (1981), p. 81-102, notamment p. 96-97; également EFFE B. (1988), p. 6-7; *ibidem*, ouvrages cités, note 14.

ou de l'ironie? Doit-on entendre „l'ingénieux“ ou „l'artificieux“, dont l'artifice aura été inefficace? Lui Ulysse, n'a-t-il pas compris que Zeus n'intervient pas en faveur des Troyens, mais en sa faveur à lui, Achille? Et que l'argument qu'il emploie pour le ramener au combat (la détresse de toute l'armée) est justement le mieux fait pour le retenir loin du combat? Aussi peut-il formuler un refus net: „Il me faut, dit-il, révéler sans ménagement les choses telles que je les considère et telles qu'elles seront accomplies, de peur que, assis ici, les uns et les autres, de concert, vous ne me roucouliez dans les oreilles. Il m'est haïssable, autant que les portes du séjour des morts, celui qui cache en ses esprits ses intentions et parle d'autre chose“. Tel est le préambule (309-313).

Achille affirme d'emblée qu'il ne se laissera pas persuader, ni par Agamemnon, ni par un autre Danaen, parce qu'il n'existe pas de reconnaissance pour les combattants. La suite du discours explique ce qu'il attendrait comme *χάρις*: que la même part ne revienne pas indifféremment à celui qui combat ou ne combat pas (*μένοντι*, v. 318: celui qui attend), au lâche ou au brave (*έσθλος*) (318-320). A lui, qui s'engage plus que d'autres dans la bataille et qui accomplit plus d'exploits, il ne revient rien de plus. Tout ce qu'il conquiert, il doit l'apporter à Agamemnon, qui attend auprès des navires (323 et 332). Et il n'en reçoit qu'une faible part.

δεξάμενος διὰ παῦρα δασάσκετο, πολλὰ δ' ἔχεσκεν.  
ἄλλα δ' ἀριστήσσοι δίδου γέρα καὶ βασιλεῦσι,  
τοῖσι μὲν ἔμπεδα κεῖται, ἐμεῦ δ' ἀπὸ μούνου Ἀχαιῶν  
εἴλετ', ἔχει δ' ἄλοχον θυμαρέα. (333-336)<sup>4</sup>

„Les ayant reçus, à chaque fois il en redistribuait de faibles parts, il en retenait de grandes quantités. Déjà, ce n'est pas la même chose qu'il donne, comme part d'honneur, aux *aristeus* et aux *basileus*; or, à ces derniers, elle leur est laissée; à *moi seul d'entre les Achéens* (je souligne), elle m'a été enlevée; il retient la compagnie (dont la présence m'était) apaisante“.

Le glissement et l'accumulation, liés à l'hyperbole et à l'antithèse, sont les *opérateurs* de l'argumentation achilléenne: Agamem-

<sup>4</sup> La lecture des vers 334-335 n'est pas indépendante de celle que l'on fait de tout le discours d'Achille. Par exemple, LEAF, dans son commentaire, et MAZON, dans sa traduction, nient toute opposition, pour ces deux vers, entre *ἀριστήσσοι* et *βασιλεῦσι*. Une telle interprétation ne me paraît possible que si l'on gomme une opposition qui structure, de manière fondamentale, tout le discours d'Achille: il y a d'un côté ceux qui prennent les décisions et qui sont solidaires d'Agamemnon (les *basileus*) et de l'autres ceux qui paient de leur personne au combat (les *aristeus*). Je ne comprends pas très bien comment on prendrait vraiment en compte l'ironie et le sarcasme d'Achille quand il parle des *basileus*, si l'on faisait l'économie d'une telle opposition. En outre, pour le passage cité, celle-ci rend le mieux justice du sens de *ἄλλα*, de l'emploi de *καὶ* et de la construction des deux vers.

non est celui qui „attend“ qu'on lui apporte de quoi nourrir son insatiable; sans discontinuer, il garde la part principale. Par ailleurs, ceux qu'Achille désignent comme *les basileus* gardent en permanence (*κεῖται*) leurs biens (*κειμήλια*) que d'autres, *ἀνδρασι μαρνάμενοι*, „combattant contre des guerriers“, tel l'oiseau qui prend son vol pour aller à la conquête de nourriture (*ὅρνις*), accumulent à perte pour eux. L'un se dépense sans compter, les autres emmagasinent. Tandis que l'un se bat la nuit, contre des hommes, pour conquérir leurs femmes, les autres, sans doute, en jouissent<sup>5</sup>. Images et répétitions permettent de dessiner, en un contraste violent, deux types de personnages, *ἀριστεῖς* d'un côté, ceux qui accomplissent des exploits, se dépensent, paient de leur personne, n'ont pas peur, souffrent, les *βασιλεῖς*, de l'autre, les thésauriseurs et jouisseurs, dont Ulysse fait partie, la suite nous l'apprendra. On comprend aussitôt pourquoi Achille ne se préoccupait guère d'accueillir les trois ambassadeurs: participants du conseil, attitrés à intervenir en assemblée, tous ont été solidaires de la décision d'Agamemnon en n'empêchant pas son exécution. Pas plus qu'à l'offenseur, et aussi longtemps qu'ils reconnaîtront son autorité, en se faisant son porte-parole, par exemple, Achille ne leur aura d'obligation.

En outre, au point du discours où nous sommes arrivés, le langage subit un glissement significatif d'une vision proche du délire. Les vers 334-335 sont construits en chiasme: en position moyenne *βασιλεῖς: τοῖσι*; quoique leur pluralité signifie en même temps leur indistinction, ces gens-là reçoivent plus, et on ne leur enlève rien. En position extrême, les *ἀριστεῖς*, dont la seconde partie du vers 335 nous laisse comprendre qu'ils se réduisent, en vérité, à un seul être, Achille lui-même, le seul à qui on ait enlevé un *γέρας*. Il en est comme si, cependant, en cet affront qu'il a subi, il s'était vu enlever tout ce qu'il avait reçu de parts d'honneur. En une étrange arithmétique, un seul *geras* comme un seul *aristeus* valent pour tout le reste.

Croit-on que les Atrides soient les seuls à chérir et prendre soin de leurs femmes, que la sienne, il ne la chérissait pas, la considérant comme son bien, d'autant qu'il l'avait conquise<sup>6</sup>? On lui a

<sup>5</sup> *ἀνδρασι μαρνάμενοι δάρων ἔνεκα σφετεράων*, Il 9. 327

Le vers, me semble-t-il, est équivoque: il peut signifier aussi bien celui qui „combat contre des guerriers pour leur enlever leurs femmes“, que celui qui „combat“ (Achille, emploi du singulier) „pour des guerriers“ (l'emploi serait ironique) „afin de leur conquérir leurs femmes“ (s. -e. Agamemnon et Ménélas).

Pour le passage, voir l'écho entre un premier emploi ironique, par antiphrase, de *τανον*, „se délasser en des nuits sans sommeil“ du vers 325, pour désigner l'activité guerrière et l'emploi de *παριαίνων* au vers 336 pour désigner les prélassements nocturnes d'Agamemnon auprès de sa compagne de lit.

<sup>6</sup> La valeur du participe + la particule *περ* est-elle nécessairement oppositive ou concessive? C'est ce que paraît laisser entendre P. CHANTRAINE dans sa *Grammaire homérique*. La traduction proposée pour l'exemple cité de l'*Odyssée*, 17.13 (p. 320)

enlevé son *geras*, on l'a trompé: il ne s'y laissera plus prendre. On ne le persuadera plus (315-345). L'équivoque, que j'ai relevée plus haut, le jeu sur *laúw*, l'insistance sur le lien de *φιλότης* qui unit l'*aristéus* à sa conquête, peuvent nous mettre sur la voie de ce qu'Achille entend par la tromperie dont il a été victime (344): il est dans la situation du *ξεινοδόκος* qui accueille un étranger, l'intégrant, par là, dans le cercle de ses *φίλοι*, mais qui, ensuite, s'en voit trompé. Ainsi Pâris a-t-il procédé en enlevant la femme que Ménélas avait, si nous en croyons la légende, conquise grâce à sa valeur. Quand Achille affirme qu'il est désormais un homme averti et qu'il ne se laissera plus persuader<sup>7</sup>, il affirme la rupture de tout lien de *φιλότης* avec le monde qui reconnaît l'autorité d'Agamemnon; au même titre que les Achéens sont en guerre avec les Troyens pour obtenir réparation, il est, lui, en guerre avec eux, aussi longtemps qu'il n'aura pas obtenu le paiement qu'il *estime* lui être dû. Or, pour lui, se retirer du combat revient à faire la guerre à ses alliés, puisque, il en est persuadé, cela suffit à assurer la victoire des ennemis de l'extérieur. Ainsi la rupture est consommée.

Pour écarter des navires le „feu destructeur“<sup>8</sup>, que cherchent une solution ceux qui n'ont pas été victimes d'Agamemnon: „Toi, Ulysse, *σὺν σοὶ τε καὶ ἄλλοισιν βασιλεῦσι*“, „et avec toi, le reste des

---

n'est pas celle qu'impliquait la traduction de BERARD: (HOMERE, Gallimard, *La Pleiade*, p. 776) „J'ai déjà trop d'ennuis; je ne puis me charger de tout le genre humain“. MONRO, s'il indique que la valeur oppositive domine, n'estime pas cependant qu'elle soit exclusive.

Qu'Achille chérisse Briséis comme un bien propre, *parce qu'il l'a conquise à la guerre*, est une supposition tout aussi légitime à considérer que la traduction par une concessive: „*bien qu'il l'ait conquise à la guerre*“.

<sup>7</sup> Le sens que je donne ici à ce qu'Achille appelle une tromperie diffère des interprétations habituellement proposées: REINHARDT (1961), p. 231, par exemple, estime qu'Achille voit une tromperie dans le fait qu'on lui offre des compensations pour camoufler la détresse du camp grec. MOTZKUS (1964), p. 22-24 suit REINHARDT, et le complète: Achille refuse les dons parce que leur réception est soumise à une condition (p. 23; cf. également le renvoi aux propos d'Agamemnon, vv. 157, 160-161). Ulysse, il est vrai, énonce une condition, mettre fin à la colère, mais il ne dit rien des autres propos d'Agamemnon, nous l'avons vu: Achille peut supposer qu'une condition finale n'a pas été énoncée, admettons-le, mais c'est justement par un tel soupçon qu'il s'interdit d'entendre l'enjeu véritable sous les propos d'Ulysse. Plus radicalement WHITMAN voit là une tromperie sur le sens de l'honneur, que l'on croit pouvoir payer de biens matériels. Il est suivi par la critique récente. Voir notamment SCULLY S. (1984), pp. 11-27; ARIETI (1986), ainsi que HELD (1987). Que l'exigence d'Achille revienne à une trahison de ses alliés, on se garde d'en rien suggérer.

<sup>8</sup> Annonce de ce qu'Achille considère comme la satisfaction qu'il veut obtenir (346-347). Je crois qu'une lecture précise des vers qui précèdent permet d'en saisir la raison: les navires représentent le lieu où les *basileus* se mettent à l'abri, eux et leurs trésors. Le *δῆιον πῦρ*, dont il attend qu'il les atteigne, tiendra lieu du champ de bataille, qu'ils évitent pour ne pas *μάρνασθαι δῆιοισιν ἐπ' ἀνδράσιν*, „combattre contre contre les guerriers destructeurs“. Voir, également dans ce sens, l'allusion faite, immédiatement après, à la construction du fossé et du rempart.

*basileus*“ (346). On se souviendra que Nestor avait dit à Achille qu'il devait obéissance à Agamemnon, parce qu' „au roi porte-sceptre ne revient pas la même *timē*“ (1. 278-279), qu'Agamemnon lui-même demandait que fût reconnue la supériorité de son rang royal. Ceux qui infléchissent, plus qu'Achille en tous les cas, les décisions d'Agamemnon, qui ont été solidaires de l'affront qu'il a dû subir en l'entérinant par leur silence, voilà qui sont, pour lui, les *basileus*<sup>9</sup>. Le mépris qu'il affiche pour eux passe par le simple emploi du mot accompagné de la formule généralisante: *τε καὶ ἄλλοισιν*. „Et le reste de la rovalerie“, voudrait-on traduire. Or le mépris n'est-il pas fondé? Malgré toutes les dispositions prises (tranchée, mur), on ne peut contenir l'avancée d'Hector. Piètres conseillers qui n'ont pas su voir où était leur intérêt. Il est maintenant trop tard: demain, Ulysse, s'il le veut bien et s'il en a le loisir! (359), verra Achille s'en aller avec ses navires, emportant ce qui est à lui (346-367, pour toute la conclusion). Le souvenir qu'on lui a enlevé un *geras* resurgit (367). Dès lors le héros blessé se démonte: le style de son discours, d'abord, devient hâché<sup>10</sup> pour dire tout à la fois la tromperie, l'impudence de l'insulteur, le refus du compromis. Puis il s'enfle, procédant par accumulations, jusqu'à l'hyperbole pour signifier les conditions de son acceptation: quelque offre qu'on lui fasse, il restera inflexible tant qu'il n'aura pas fait payer l'injure<sup>11</sup>.

Il peut désormais aborder avec dédain le contenu de l'offre qu'on lui fait (388-417): Achille a beaucoup mieux; il ne s'alliera pas à Agamemnon en épousant sa fille. Qu'un autre la prenne, *ὅς βασιλεύτερος ἔστιν* (392), semble-t-il dire avec une moue de dédain. Quant à lui, il retournera au palais de son père; il n'aura pas de peine à trouver une épouse digne de lui, avec qui vivre longtemps. Sa mère l'en a averti (410-416): ou bien il acquerra à Troie une gloire impérissable, mais ce sera pour y mourir; ou bien il reviendra

<sup>9</sup> Pour le lien entre le titre de *basileus* et la fonction de *βουληφόρος*, de *conseiller*, voir CARLIER (1984), pp. 145 sqq.

<sup>10</sup> A partir du milieu du vers 367, jusqu'au vers 378, les unités syntaxiques débordent d'un vers à l'autre, ou, au contraire, hâchent le vers (notamment 376). Sur l'ensemble des 122 vers de l'intervention d'Achille (308-430), la position centrale se situe entre les vers 369-370, dans lesquels Achille invite à rapporter ouvertement tout ce qu'il dit, comme il l'enjoint, pour que, s'il prend l'envie à Agamemnon de recommencer, d'autres Achéens suivent son exemple et ne craignent pas de défendre leur bien en „grondant“ contre celui qui oserait approcher. Au cœur de son discours, Ulysse invitait son destinataire à entendre (v. 262). Achille, lui, parle la langue de la défiance universelle et de la sauvagerie.

<sup>11</sup> Les termes de la tromperie s'accumulent dans la partie centrale du passage: 370, 375, 376. Pour Achille, ce qui est fondement de la *φιλότης* voit son sens inversé du tout au tout. Le don est compris, sous une forme proche de la perception délirante, comme un appât tendu pour prendre l'animal au piège. D'où son attitude de chien qui gronde pour protéger, désormais, sa proie.

dans sa patrie, certes pour vouer alors son nom à l'oubli, mais en recueillant le bénéfice d'une longue vie, dont rien ne peut compenser la valeur, ni les richesses de Troie, ni celles de Delphes. En refusant toute alliance (que signifierait l'acceptation du mariage et des richesses en compensation de l'affront), Achille fait le sacrifice de la seule part d'immortalité qui lui revient. Qu'est-ce qui motive un tel sacrifice?

Ce qui fait parler Achille, de bout en bout, c'est le dépit, un dépit fondé, comme l'indique la première partie de son intervention, moins sur le fait qu'on lui a enlevé son *geras*, que sur une déception. Il lui est arrivé quelque chose à quoi il ne s'attendait pas; la conséquence en a été une profonde désillusion, qu'il met sur le compte de l'ingratitude: qu'on ait osé lui ravir son propre *geras* à lui, voilà qui est insupportable à son orgueil; son dépit en est si profond qu'il est prêt à sacrifier tous ses alliés. Quant à l'immortalité de son nom, est-elle, elle-même, autre chose qu'une piètre satisfaction pour celle qui lui fait défaut, à lui, fils d'une déesse? Telle est la blessure dont Agamemnon a éveillé la douleur en le dépouillant. Fils d'une déesse, cultivant elle-même, loin des Olympiens, son propre dépit d'avoir dû épouser un mortel<sup>12</sup>, hors du commun, Achille, cependant, doit obéir à des règles communes, trop communes: cela est clair, il ne veut ni des dons d'Agamemnon, ni de la reconnaissance des hommes. Le ton sarcastique de la prise de congé ne laisse aucun doute sur le point où le héros est blessé à vif.

„(Si j'étais vous, chefs des Argiens), il me semble que je conseillerais aux troupes de retourner chez elles; vous ne savez plus, en effet, comment venir à bout de Troie l'inaccessible; Zeus agit en faveur des Troyens. Retournez donc faire votre rapport-puisque c'est là la part honorifique qui revient à des vieillards! – afin qu'ils découvrent en leur esprit une ruse plus efficace. A-t-on vraiment cru que je renoncerais à mon ressentiment<sup>13</sup>! Que Phoenix reste; demain, en

<sup>12</sup> Sur les liens de la colère d'Achille avec la colère, repoussée à l'arrière-plan, de sa mère Thétis, à propos du déplacement, sur le fils, de la frustration maternelle d'un titre à la souveraineté, voir SLATKIN L. M. (1986), pp. 1-24.

<sup>13</sup> Non seulement les „meilleurs“ des Achéens sont des „vieillards“, qui n'ont d'autre moyen, pour s'en sortir, que la *μῆτις*; ils combinent de bien piètres solutions. L'ironie se retourne essentiellement contre Nestor qui, avant de présenter la solution qu'il envisageait, faisait l'éloge de son propre *vóos* (104-107) et dont l'intervention était introduite avec le commentaire suivant: *πάμπορωτος ὑφαίνειν ἥρχετο μῆτιν / Νέστωρ* (93). Zes ambassadeurs rapportent son message, δηρούσι λόγον φράζωνται ἐνι φρεσὶ μῆτιν ἀγείνω, „afin qu'ils découvrent en leur esprit une ruse plus efficace“. Qui „ils“, si ce n'est „ceux qui les ont envoyés“, Agamemnon et ses conseillers? (Sur l'erreur de Nestor, l'ironie qui affecte son rôle, voir REINHARDT. 1961, p. 217. Dans l'ironisation du rôle, je suggère, chez le poète, une intention autre. Pour REINHARDT, Achille échappe à une vision trop sage et humaine des choses; quant à moi, il me semble que l'enjeu est *simplement* civique. Je conçois que c'est fort le rabaisser.)

effet, je pars; il pourra me suivre s'il le veut<sup>14</sup>». Autant qu'à l'affirmation tranchée de son refus, le discours d'Achille revient obsessionnellement à ce qui motive en profondeur ce refus: la méconnaissance de sa supériorité sur les autres, et notamment ces *βασιλεῖς* incapables, qu'Agamemnon honore alors qu'ils remplissent bien mal leur rôle, eux qui ne savent pas voir où est leur salut. Ulysse demandait à Achille de reprendre le combat, parce que Zeus, en son absence, paraît favoriser les Troyens; Achille lui répond, implicitement, qu'il souhaite exactement cette intervention divine en faveur de l'ennemi, et que c'est ce qu'il aurait dû comprendre. Le ton plein de dédain du discours est bien dans la logique d'un mépris dont je suggère qu'il le manifestait déjà, au moment d'accueillir l'ambassade, en faisant semblant d'ignorer la présence des „conseillers royaux“.

Dans sa réponse, Achille laisse clairement entendre que, sans lui, les Achéens n'ont d'autre possibilité que de lever l'ancre. Le conseil, pour s'en sortir, de trouver une autre solution que de vouloir apaiser sa colère, est ironique. Quant à lui, dès le lendemain, il partira. Ce qui donne au langage d'Achille sa particularité, ce n'est pas un sentiment, renouvelé, intérieurisé ou simplement outré de l'honneur, c'est un dépit profond, une blessure d'orgueil.

A ce moment se situe l'intervention de Phoenix, invité par Achille lui-même à donner une réponse à la proposition qui lui est faite. Sur le plan de l'énonciation, elle est donc motivée par une circonstance interne au déroulement de l'ambassade et non conformément à la vision nestorienne des choses<sup>15</sup>.

Une comparaison introduit un premier développement: Phoenix ne saurait consentir à abandonner celui dont il a été chargé, pas même si un dieu lui promettait de lui rendre le temps de cette jeunesse,

(...) *ὅτε πρῶτον λίπον Ἑλλάδα καλλιγύναια φεύγων νείκεα πατρὸς Ἀμύντορος Ὁρμενίδαο...*  
(447-448)

<sup>14</sup> *Il* 9, 417-429. J'ai donné la substance du propos. REINHARDT (pp. 224 sqq.) a mis en évidence l'ironie de la transition vers la prise de congé (v. 356) et montré, de manière pertinente, que les arguments analytiques ne se soutiennent que d'un défaut de perception du ton dans tout le passage. (Pour les vers particulièrement chargés de sarcasme, voir 417, 423, 426). On trouve dans les scholies également des remarques sur le ton ironique et sarcastique de certains passages du discours d'Achille.

<sup>15</sup> L'intervention de Phoenix, et notamment le récit autour de Méléagre, a fait l'objet de nombreuses discussions (voir bibliographie, en dernier SWAIN, 1988). Du discours, je ne retiendrai que ce qui intéresse mon propos: il est directement articulé à l'intervention d'Achille; il diffère, largement, dans son esprit, de celui d'Ulysse; il n'y a pas contradiction entre le première réponse d'Achille et celle qu'il donne à Phoenix.

“où, la première fois, (il) abandonna l'Hellade aux belles femmes, fuyant la querelle de (son) père Amyntor, fils d'Orménos.”

Au moment donc où il affirme qu'il suivra le héros s'il s'obstine dans sa décision, Phoenix suggère une analogie: au temps de sa jeunesse, il a quitté la demeure paternelle pour aller, comme Achille projette de le faire, là où „sont nombreuses les Achéennes, par l'Hellade et la Phthie, filles d'*ἀριστεῖς*, remparts, eux, de leur cité”<sup>16</sup>. Il était alors entré en conflit avec son père: sa parenté avait tout fait pour qu'il ne quitte pas sa demeure, le suppliant, faisant des sacrifices, le gavant de nourriture et de boisson, le surveillant<sup>17</sup>. Pourquoi, dans l'autobiographie, l'apparition du thème de la supplication sous cette modalité, sinon parce qu'en partant Phoenix manifestait qu'il ne renonçait pas à sa colère contre son père et que, de ce fait, il laissait entendre qu'il ne voulait pas de réconciliation? Son exemple est un exemple *a contrario*, qui indique au „fils spirituel“, ce qu'il ne doit pas faire. Le vieillard l'invite donc à se laisser flétrir, tente de le toucher par la prière d'un être qui lui est proche, cher et que l'expérience a instruit. Qu'Achille, même, juge de la grandeur de sa bienveillance: s'il est une erreur que Phoenix voudrait bien effacer, c'est celle-là, celle du jour où, dans sa jeunesse, il a quitté la demeure paternelle! Et pourtant, un dieu lui en offrirait-il la possibilité qu'il la refuserait plutôt que d'abandonner celui qu'il considère comme un fils.

<sup>16</sup> Le nom du père de Phoenix, Amyntor, le „défenseur“, répond à la qualification que donne Achille des *ἀριστεῖς*, *οἱ τε πτολιέθοι* ‘quovatū, „qui sont de ceux qui (valeur de *τε*) protègent les cités“, contre les assaillants. Dans la situation où nous sommes, ce qui est en jeu ce n'est plus la prise de Troie, mais la défense des navires, qui, pour les Achéens, tiennent lieu de *πτολιέθον*, de „cité fortifiée“. Achille a le choix: en restant, les défendre, en partant, rendre possible leur assaut. S'il se rend à ce second parti, il est douteux, lui suggère-t-on, qu'il puisse toujours prétendre au titre d'*ἀριστεῖς*, de ceux qui „sont les protecteurs de leur cité“. En outre, la lignée paternelle de Phoenix laisse entendre que le guerrier a une double tâche: „faire l'assaut“ (le grand père s'appelle Orménos) ou „défendre“ (Amyntor, nom du père). Tout le contexte fait ressortir la priorité de la seconde fonction.

Cette mise en place du discours de Phoenix en indique d'emblée la pointe: à quelle condition Achille peut-il prétendre à cette *timé* dont il réclame la reconnaissance? Il le peut s'il se comporte en défenseur.

Pour le sens des noms des personnages liés à Achille, Patrocle, Phoenix, Amyntor, Ormenos, voir MUEHLESTEIN (1981), pp. 85-91, selon qui, toutefois, les noms des père et grand-père seraient à mettre en rapport avec la tâche de Phoenix: „inciter“ Achille pour qu'il soit le „défenseur“ des Achéens.

<sup>17</sup> Avec ou sans l'adjonction du passage cité par PLUTARQUE, la suite des vers, après 457, offre une difficulté d'interprétation.

Les vers 462-463 laissent clairement entendre ce que connote l'emploi du verbe *ἐρητίω*. Phoenix ne peut pas empêcher un mouvement qui le pousse à fuir le palais paternel. Aussi, lorsqu'il dit ensuite que sa parenté le retient, cela ne peut être que pour l'empêcher de partir, et non pour l'empêcher de tuer son père, selon ce que suggère l'interprétation de T. A. ROSNER (1976), p. 317.

Car, quel risque encourt celui qui, dans la perspective de Phoenix, refuse d'être conciliant? La perte de ses proches, et sa propre perte selon ce que nous apprendra justement l'histoire de Méléagre. N'y aurait-il pas, dans la vie de Phoenix, en raison de son inflexibilité, une conséquence de cette sorte? Ne serait-ce pas, justement, sa stérilité? Autrement dit, ne faut-il pas lire, à partir du vers 454, que cette malédiction qu'Amnyntor ressassait contre son fils, pour l'accomplissement de laquelle il avait fait appel aux Erinyes (454), celle qu'il n'eût pas de fils (455-456), était mise à exécution sous l'autorité des divinités concernées (456-457), *au moment où* Phoenix, ne pouvant plus se contenir, refusait de rester dans le palais de son père (462-463 des éditions modernes)<sup>18</sup>? Ainsi, la première partie de l'intervention est-elle orientée vers une première conclusion: „Achille, supplie Phoenix, ne prends pas le risque d'être poursuivi par les Erinyes en signifiant, par ton départ, une rupture irréversible avec tes alliés.“

Le sens qu'il tire de l'exemple de Méléagre se déduit de la conclusion du récit: pour avoir attendu trop longtemps, Méléagre, certes, a sauvé les siens, mais il a perdu le bénéfice de la réparation qu'on lui offrait.

Leçon que Phoenix tire de son expérience et du modèle héroïque: Achille, ta colère est légitime; prends garde, cependant, d'en user avec mesure. Accepte la réparation qui t'est proposée et qui manifeste, de la part d'Agamemnon, qu'il reconnaît ta valeur. Laisse-toi flétrir, autrement tu pourrais bien tout perdre.

(...) ἀλλ' ἐπὶ δώρων  
 ἔρχεο· ἵσον γάρ σε θεῷ τείσουσιν Ἀχαιοί.  
 εἰ δέ κ' ἀτερ δώρων πόλεμον φθισήνορα δύῆς,  
 οὐκέθ' δύσις τιμῆς ἔσεαι πόλεμον περ ἀλακῶν.  
 (602-605)

„Eh bien! va au devant des dons qui te sont offerts. Car les Achéens t'honoreron à l'égal d'un dieu. Si tu te mêles au combat destructeur de guerriers, sans avoir accepté les dons, tu n'auras plus le même degré d'estime<sup>19</sup>, même si tu repousses la guerre“.

<sup>18</sup> Cela signifierait-il que les vers, cités par Plutarque, sont inauthentiques dans un état ancien du texte? On peut, certes, aussi bien supposer que leur place était ailleurs, après le vers *πατρὸς χωμένοιο κατὰ μέγαρα στρωφᾶσθαι*. L'interpolation n'est pas à exclure non plus.

<sup>19</sup> C'est à dessein que, dans la traduction de *τιμή*, j'hésite entre „honneur“, „estime“, ou ailleurs, „rang“, „fonction“. Pour la notion, voir E. BENVENISTE (1969) pp. 43 sqq., J. -C. RIEDINGER (1976), pp. 244 sqq., (qui montre, de manière pertinente me semble-t-il, que la *τιμή* implique une organisation sociale dans laquelle la force n'est pas le critère de la „valeur“, contre AKDINS (1960) notamment. Autres

La conclusion de Phoenix fait écho à celle d'Ulysse, mais ne se superpose pas à elle. On se souvient qu'il ne venait pas à l'esprit d'Ulysse que le *χόλος* puisse se transformer en *μῆνις*, en refus d'*oublier l'affront*<sup>20</sup>, en recherche obstinée d'une satisfaction. L'hypothèse de départ de Phoenix, c'est l'offre qui est faite d'un compromis; il tire, dans ces limites, les conséquences de l'exemple héroïque qu'il a développé; Achille aurait tort de refuser la composition qui est proposée. S'il le faisait, Phoenix ne doute pas que, d'abord, Achille, à un moment ou à un autre, ne soit obligé de reprendre les armes et qu'ensuite il ne subisse le sort de Méléagre, ou qu'à tout le moins, il ne perde l'estime des Achéens. Mais il reste évident pour le vieillard que l'estime des Achéens est liée à l'acceptation des dons: on honore Achille parce qu'il aura respecté un usage. Le point de vue de Phoenix est celui de la tradition.

La réponse d'Achille est encore une fin de non-recevoir, sous une modalité nouvelle:

*οὐ τί με ταύτης  
χρεώ τιμῆς · φρονέω δὲ τετιμῆσθαι Διὸς αἰσθή,  
η μ' ἔξει παρὰ νηνσὶ κορωνίσιν...* (607-609)

„Je n'ai aucun besoin de cette estime. J'ai à l'esprit d'être honoré d'une part d'honneur qui me vient de Zeus, et qui me retiendra auprès des navires...“

La réponse primitive était celle de l'indignation, qui camouflait mal un profond dépit, s'achevant en dédain sarcastique; en outre, elle laissait entendre ce que le héros attendait. La seconde réponse explicite cette attente: une satisfaction de la part de Zeus<sup>21</sup>. Elle sug-

références in RIEDINGER, notes pp. 244 et 245). Pour une explication du sens de la notion et de son usage dans le mythe, voir RUDHARDT J. (1981), p. 227 sqq. („charge“, „honneur“, „compétence“).

Ce qui conditionnera essentiellement l'estime des Achéens, ce n'est pas la victoire qu'Achille leur apportera, mais la qualité du geste qu'il aura su accomplir en faisant preuve de conciliation, autrement dit en faisant preuve de maîtrise sur soi (voir, dans ce sens AUBRIOT, 1983). L'essentiel, dans la conclusion de Phoenix, tient au lieu, marqué deux fois, entre l'acceptation des dons et l'„estime“ des Achéens. Le vieillard insiste sur la valeur du respect de la convention: quand quelqu'un fait une réparation, on apprécie que celui qui a été lésé sache faire preuve d'un esprit conciliant. Voilà le genre de geste qui motive l'estime publique.

<sup>20</sup> Je fais, lici, sa part au lien étymologique qu'on établit entre *μῆνις* et la mémoire.

<sup>21</sup> Pour ce passage, je me sépare de l'interprétation notamment de C. WHITMAN et de J.-P. VERNANT.

WHITMAN (1963<sup>2</sup>, p. 193): „The whole quarrel with Agamemnon was merely the match that lit a fire, the impetus which drove Achilles from the simple assumptions of the other princely heroes onto the path where heroism means the search for the dignity and meaning of the self“.

Il faut d'abord remarquer que la réponse, comme le note R. SCODEL (1982, note 14,

gère donc à Phoenix que la leçon qu'il veut lui donner ne le concerne pas, lui, Achille. Ce n'est pas des hommes, à la façon de Méléagre, qu'il attend une reconnaissance de ce qu'il vaut, mais il en veut une manifestation éclatante, divine, „afin que tous sachent bien“. Achille

p. 134), tient au sens que l'on donne à *timé*. De quel „honneur“ Achille n'a-t-il aucun besoin?

Au risque de lourdement insister, je rappellerai que, dans sa conclusion, Phoenix distingue les „dons“ (qui viennent d'Agamemnon), de l'estime, qui viendra des Achéens, si, justement, Achille accepte les dons. L'„honneur“ dont se moque Achille est donc à distinguer des dons compensatoires de la vexation. C'est pour la qualité divine d'un geste, l'esprit de conciliation, qu'on l'estimera à l'égal d'un dieu. S'il refuse, c'est qu'il pense *τετυηθαί Διος*, „être honoré par une part qui viendra de Zeus“ et qu'il considère comme un „dû“, „son lot“, ce à quoi il peut légitimement prétendre. Quel lot peut-il avoir à l'esprit, sinon la satisfaction de la demande qu'il faisait adresser par sa mère au premier chant? Nous, auditeurs ou lecteurs, savons que Zeus a répondu favorablement à Thétis. Mais, d'une part, au moment où nous sommes du développement de la situation, il est probable que l'auditeur des premiers développements de l'Iliade ne savait pas comment Zeus allait y satisfaire (je renvoie à l'article déjà cité de DILLER, 1965); d'autre part, et surtout, Achille, lui, jusqu'au moment de l'ambassade, ne savait même pas s'il obtiendrait satisfaction. Il était encore dans l'attente d'une réponse, qu'il devrait reconnaître à travers des signes. Non seulement cela: il lui reviendrait d'interpréter, à travers ces signes, quel degré de satisfaction Zeus lui offrait, quelle estime il lui reconnaissait. Or Achille compte bien voir ses alliés à ses genoux<sup>a</sup>, afin qu'il sachent ce qu'il représente pour eux. Autrement dit, en refusant, Achille affirme, de manière unilatérale, qu'il attend une preuve de sa valeur par le divin, encore plus éclatante que ne la représente l'ambassade. Ce n'est pas seulement la reconnaissance des hommes qui ne lui suffit pas, c'est celle de Zeus: l'ambassade n'est pas une humiliation qui lui agrée.

J. - P. VERNANT (1982), p. 51, également (1989), p. 82, explique: „(Achille) ne se préoccupe d'être honoré que par le destin de Zeus (...), ce destin de prompte mort (*ἀκίνητος*), que sa mère avait auparavant évoqué en ces termes: „Ton destin (*αλοα*) au lieu de longs jours ne t'accorde qu'une vie brève.“.

Pour *αλοα*, d'abord, je crois bon de s'en tenir su sens premier de la notion, qui est celui de „part“. Ensuite, dans le contexte du chant 9, la décision qu'Achille annonce en dernier lieu, de rester sur place, ne peut pas avoir le sens d'une acceptation de la mort héroïque: voilà, du moins, je crois, ce que montre l'analyse ici proposée. Achille changera d'attitude après la mort de Patrocle; même après cela, il lui faudra approfondir l'expérience de son humanité pour intégrer la conscience de sa propre mort, au moment de rendre le cadavre d'Hector. (Voir, dans ce sens, l'article cité de B. EFFE). a) Il 11. 608-610, cf. l'allégresse qui s'empare d'Achille quand il voit revenir Machaon blessé. Sur l'importance de *vūv* et du vers 609, pour comprendre l'articulation de ces propos au refus du chant 9, voir après, SCHADEWALDT (1983) la reprise de l'argumentation par MOTZKUS (1964). Enfin, pour le dire brièvement, c'est encore dans le même esprit qu'Achille (16, 49-100) enverra Patrocle au combat: il le fera non parce qu'il serait revenu à de meilleurs sentiments envers les Achéens et Agamemnon, mais par calcul tactique. Si Patrocle agit comme il le lui recommande, il en attend un bénéfice: son intervention sera la preuve évidente qu'Achille et ses armes sont indispensables pour faire pièce à Hector. Alors on aura enfin compris; ce seront les Danaens eux-mêmes (16, 83-86), ayant reconnu l'incompétence d'Agamemnon, qui lui restitueront Briséis. Tel est le *vōo* d'Achille, qui comptait sans celui de Zeus (16, 684-691). Achille en habit de Prométhée avait lui aussi un double épiméthéen. Il me semble que c'est l'un des bénéfices de l'interprétation ici proposée pour le comportement d'Achille, que de dégager l'articulation rigoureuse entre les chants 1, 9, 11, 16, et 24 de l'Iliade. Car un enjeu du chant 24, ce sera justement d'amener Achille à

laisse ensuite entendre au vieillard que le fondement de son imploration est nul et non avenu: il est inopportun de chercher à le bouleverser par des pleurs et des gémissements. Pour lui, Agamemnon ne fait pas partie de ses φίλοι. Le considérer comme tel, ce serait s'exclure des raports de φιλότης avec lui-même. C'est clair: Achille ne considère pas faire partie du monde Achéen; ses obligations sont ailleurs, avec le monde Olympien.

Il renouvelle ensuite sa proposition: que Phoenix reste. „Demain, dès l'aube, nous réfléchirons pour savoir si nous retournerons chez nous ou si nous resterons“ (618-619). Dans le contexte de la réponse à Ulysse, la promesse du départ signifiait la certitude méprisante d'Achille. „Quel plaisir, laissait-elle entendre, ce sera, pour moi, de vous laisser là, tous, impuissants!“ Certes, dans la réponse à Phoenix, quelque chose a changé: Achille maintient l'éventualité d'un départ, *mais pas avant qu'il n'ait vu sa demande satisfaita par Zeus*, selon ce qui est affirmé aux vers 609: je pense, dit-il donc, que je serai honoré par une part venant de Zeus, part qui me retiendra auprès des navires recourbés aussi longtemps que le souffle reste en ma poitrine et donne vigueur à mes genoux.“ Autrement dit, à sa manière, parce qu'il est sûr de connaître le point de vue de Zeus, Achille renchérit sur le premier refus, par un défi: „Toi, Phoenix, tu m'expliques que je perdrais de ma *timé* auprès des Achéens si, refusant les dons, j'attends qu'ils soient dans une situation désespérée; eh bien! je te prends au mot; j'attendrai jusqu'au bout sans intervenir, parce que la part d'honneur que j'espère ne vient pas des Achéens, mais de Zeus.“ Dès lors, si l'on veut éviter une contradiction dans la réponse même donnée à Phoenix, la discussion sur le retour ne peut avoir un sens que dans les limites de ce qu'Achille vient de dire: il s'agira de décider si, après avoir obtenu satisfaction par la défaite des troupes achéennes sous la conduite d'Agamemnon, on reprendra à son propre compte le combat contre Troie<sup>22</sup>, ou si l'on repartira.

---

reconnaître la pertinence du *vóos* de Zeus et son bien-fondé. (Pour l'entrée en scène de Patrocle, voir LESKY (1961): pour les liens du chant 24 avec les épisodes qui précédent, voir l'introduction de MAC LEOD (1982), p. 16 sqq.)

<sup>22</sup> Achille ne manque pas de suite dans les idées: il redira à Patrocle ce souhait de reprendre à son propre compte la conquête de Troie (16, 96-100). Ce qui est admirable, ce n'est certes pas la constance d'Achille à travers le temps, mais bien la rigueur de la conception poétique qui préside à l'élaboration du portrait d'un personnage que son orgueil conduit jusqu'à cette limite où la quête obsessionnelle de satisfaction menace de verser dans le délire mégalomaniaque. Qu'on entende bien la conclusion de ses propos à Patrocle;

„Ah! Zeus, père, Athéna, Apollon! Si seulement aucun des Troyens, tous autant qu'ils sont, ni aucun des Argiens (je souligne) n'évitait la mort, mais que, nous deux, nous échappions à la destruction, afin que nous soyons seuls pour dénouer le voile sacré de Troie“.

Je suggère de garder à la métaphore qui associe les remparts de la cité (par l'emploi de l'adjectif *ιερός*) au voile qui couvre la tête d'une femme (*κρήδεμνα*) toute sa force: en compensation d'une captive enlevée, si seulement les dieux offraient à Achille et Patrocle toutes les survivantes de la cité vaincue!

Toujours est-il qu'Achille ne fera pas comme Méléagre, il n'ira pas au combat pour ceux qu'il ne considère plus comme ses alliés. A la rigueur, il pourrait le reprendre à son compte. L'intervention de Phoenix a bien changé quelque chose dans la détermination d'Achille: il ne partira pas dès l'aube. Mais ne pas partir signifie la certitude que ce ne sera pas lui qui flétrira devant Agamemnon, mais Agamemnon qui devra étaler, à ses yeux, la honte d'une grandiose défaite. Encore une fois, ce qui motive Achille, ce n'est pas un sens raffiné de l'honneur, ce n'est pas le désir de la „belle mort“, c'est une présomption qui le rend *νιγτιος*.

Ajax intervient alors pour marquer concrètement la rupture des liens de *φιλότης*, en ne s'adressant pas d'abord à Achille: „Partons, dit-il à Ulysse: un homme qui a vu son frère ou son enfant tué accepté une réparation sous forme de paiement: lui, pour une captive, refuse toute compensation“ (pour son intervention, voir 624-642). Dans sa réponse, indirectement, Achille lui remontrera que l'appel à la *φιλότης* porte à faux: on l'a traité non comme un meurtrier avec qui on accepte de composer pour lui permettre de vivre dans sa patrie, mais justement comme un étranger<sup>23</sup> à qui on ne reconnaît aucune *timé*. Ses liens de solidarité sont avec ceux qui reconnaissent sa valeur: pour qu'il se soucie du combat, il faudra, d'abord, qu'Hector tue les Argiens et qu'alors il atteigne les navires des siens pour y jeter le feu (650-655). Encore une fois, la réponse n'est pas à interpréter en fonction de ce qui se passera – Achille retournera au combat pour d'autres raisons que celles qu'il dit-, mais comme une image hyperbolique, renchérisant sur le refus précédent, pour faire saisir jusqu'à quelle extrémité une blessure d'orgueil peut conduire: „Périsse l'univers, pourvu que je sois satisfait“. Achille n'est rien d'autre, à ce moment, que ce „spoiled Child“ dont on voudrait faire un „chevalier de l'absolu“ ou je ne sais quel héros tragique. Il est vrai que poser à l'héroïsme tragique fait aussi partie des stratégies par lesquelles l'humanité tente de camoufler la puérilité de ses désirs.

Il reste à examiner les particularités de la fin du chant.

Les envoyés, sauf Phoenix, quittent la tente après une libation; ils marchent le long des navires; *ἡρχε δ' Ὀδυσσεύς*, ce que l'on traduira soit, „Ulysse allait en tête“, soit „Ulysse avait pris le commandement“ (657). Le verbe *ἄρχω* apparaît deux fois, au début du chant, dans la bouche de Nestor, pour désigner le rôle spécifique qui revient à celui qui est *βασιλεύτατος*, celui qui *κραιτίνει*, „en dernière

<sup>23</sup> *μεταναστάτης*, v. 648, par son étymologie (celui qui habite avec...), le mot est proche de métèque. VLEMİNCK S. (1981) suggère, pour *ἀτίμητον* (p. 265) la valeur de „sans droit“, „celui qui ne compte pas dans la société“.

instance donne efficacité à tel propos“, Agamemnon<sup>24</sup>. En fin de parcours, Ulysse joue proprement le rôle de celui qui décide: il agit avec autorité. Il s'est substitué, par glissements silencieux, non seulement à Nestor mais également à Agamemnon. Sur le plan de l'expression, le poète le laisse entendre par un double déplacement verbal (dans l'attribution des sujets de verbes appartenant au même champ lexical, *ἴγεισθαι* et *ἀρχεῖν*). Sur le plan du contenu, en fin de parcours, cela se marque notamment dans le compte-rendu d'ambassade: à l'invitation d'Agamemnon, Ulysse parle; dans ses propos, il rapporte la substance de la réponse qu'Achille adressait à sa propre intervention: la colère qui l'animait, le refus des dons, l'invitation à trouver un autre moyen de salut; quant au fils de Thétis, il menaçait de partir dès l'aube et il insinuait que c'était ce que chacun avait de mieux à faire car Zeus protège Troie (676-687). Non seulement Ulysse tait les éléments des autres réponses, mais il condamne Ajax au silence en le prenant à témoin de son propre rapport:

*εἰσὶ καὶ οἱδε τάδ' εἰπέμεν, οἱ μοι ἔποντο,  
Αἴας καὶ κήρυκε δύω, πεπνυμένω ἄμφω.* (68-89)

„Voici ceux qui m'ont suivi, et qui peuvent confirmer ce que j'ai dit, Ajax et les deux hérauts, avisés tous deux“.

Puis il informe du sort de Phoenix. Celui-ci a obtempéré à l'invitation que lui faisait Achille de dormir sous sa tente pour, éventuellement, le lendemain, le suivre librement dans sa patrie: les vers 690-693 reprennent en substance 427-429, c'est à dire les vers qui concluent la réponse d'Achille à Ulysse.

Ainsi le rapport d'ambassade non seulement revient à refouler au second plan les deux compagnons d'Ulysse, mais condamne à l'inexistence, aux yeux de leurs mandateurs, leurs interventions et les réponses respectives qu'elles se sont attirées. Devra-t-on conclure que le chant 9 de l'*Iliade* est un amalgame de deux récits d'ambassade, dont la synthèse n'a pas été entièrement réussie, l'un mettant en scène Phoenix et Ajax et l'autre Ulysse, en tout état de cause le couple idéal Ulysse-Ajax devenant décidément bien fantomatique? Ou ne se laissera-t-on pas plutôt conduire par l'hypothèse qu'une

<sup>24</sup> Voir 9, 69:

Ἄτρειδη, σὺ μὲν ἀρχεῖς σὺ γὰρ βασιλεύτατός εἶσαι  
et 9, 100-103:

τῶ σε χρὴ πέρι μὲν φάσθαι ἔποσηδ ἐπανοῦσαι,  
κηρῆναι δὲ καὶ ἄλλω, δότ' ἀν τινα θυμὸς ἀνόγε  
εἰπεῖν εἰς ἀγαθόν: σέο δ' ἔξεται ὅτι κεν ἀρχῇ.

„C'est à toi par excellence qu'il revient de dire et d'écouter, d'entériner l'avis exprimé par celui que son coeur pousse à parler en vue du bien; il te reviendra de décider lequel aura force de commandement“.

faille textuelle peut être un élément de surface, une figure poétique, qui permet d'orienter le lecteur ou l'auditeur vers la perception d'une forme porteuse de sens. Nous pouvons considérer comme un élément formateur du sens d'un texte une faille dont la trace se déplace et dans son déplacement ne désoriente le regard que pour l'orienter vers la perception, à même le style de fracture du sensible (le plan du signifiant), d'un intelligible (le plan du signifié) qui demande à être entendu. Entre une première perturbation odysséenne d'un ordre et le rapport fait à la fin de l'ambassade, la cohérence est profonde; elle ressortit au rôle d'Ulysse, à la manière de révolution *silencieuse* (pour triompher le plus sûrement, il ne faut rien laisser paraître de ses desseins à l'adversaire) à laquelle le personnage opère: il procède de manière systématique au parasitage des rôles en jeu dans le contexte (Agamemnon, Nestor, Phoenix et enfin Ajax) pour venir occuper, par une série de décalages successifs, la *position du souverain*, sous une modalité nouvelle, celle d'une *intelligence capable de s'élever à la perception de l'intérêt général*. D'abord, donc, Ulysse n'obéit à un ordre de mission que pour aussitôt le perturber; il profite de la faille d'un signe pour manifester sa propre vision des choses et faire entendre la faille idéologique qui menace d'écroulement l'ordre aristocratique. La réaction d'Achille montre qu'il a „touché“ juste; les interventions de Phoenix et d'Ajax permettront de révéler à quelle extrémité – un voeu de mort collectif conduit la logique de la demande de réparation de l'honneur blessé. Or voilà ce qu'Ulysse ne laisse pas s'exprimer dans le rapport d'ambassade, sans doute pour ne pas exacerber une rivalité; il peut ainsi maintenir hors du jeu la demande individuelle de satisfaction et laisser place à la seule considération des troupes dans leur ensemble. N'est-ce pas ce que suggère l'intervention ultime de Diomède, qui suit immédiatement le rapport d'Ulysse? C'est vrai, dit-il en substance, que la *proposition d'une compensation ne pouvait que renforcer Achille dans son orgueil* (698-700): Diomède explicite ce qu'Ulysse laissait sous entendu); mais ne nous préoccupons pas de ce qu'il fera; quant à nous, nous avons apaisé notre besoin de nourriture et de boisson: allons dormir (sous entendu: nous le pouvons; nous avons la conscience tranquille); pour l'avenir, il sera assez tôt de voir demain, en combattant (701-709). Achille a refusé tout compromis parce qu'il attend d'être honoré d'une part qui lui viendra de Zeus et qui fera reconnaître aux yeux des hommes ce qu'il vaut réellement. Ulysse sait qu'il existe une faille dans la logique de la demande de réparation achilléenne. Lui aussi, a sa manière, sans le dire et sans le revendiquer à hauts cris, compte bien que Zeus tranchera et qu'il le fera dans son sens. Il n'a rien dit expressément: il manoeuvré assez habilement pour qu'un autre *aristeus*, le double d'Achille, Diomède, piqué lui aussi au vif de l'honneur, fasse entendre le sens d'un non-dit, et oblige, une seconde fois, Ajax à faire une réponse qui insultait à son propre sens de l'éthique guerrière. Ce qui oblige Ajax au silence c'est la situation où

il est mis de ressentir de l'intérieur la contradiction de l'éthique qui l'anime. Ainsi est-il vraiment un héros tragique qui exprime sa tragédie sous l'une des plus belles figures, empruntée à la musique, le silence. Avant que Diomède ne parle, Ajax aurait pu commencer à formuler: „J'aurais bien quelque chose à dire ...“ Non, il est au-delà d'une telle platitude; et s'il lui prend envie de faire un mouvement, comme pour signifier justement qu'il aurait bien quelque chose à dire, il est si immédiatement retenu de le faire qu'il ne lui est donné d'en prendre conscience que sous la forme d'un choc vibratoire dans lequel désormais s'absorbe toute son essence. Le silence est tout aussi exactement le signifiant que le signifié d'Ajax<sup>25</sup>. Il est le représentant d'un sens dépassé, et il le représente sous la seule forme qui lui soit adéquate: au bout de tous les chocs de la déception qu'il vient de subir, Ajax ne peut que rester interdit.

\*\*\*\*\*

La lecture que je propose ici du rôle d'Ulysse est étroitement articulée à une hypothèse sur la construction du chant 9 de l'*Iliade*; cette hypothèse paraîtra d'autant plus recevable qu'elle en éclaire la cohérence et qu'elle permet de saisir une intentionnalité sous-jacente à l'ensemble de la mise en scène. Je vois encore, cependant, à cette lecture une objection importante: si l'ambassade ne s'est pas déroulée selon un programme tracé par Nestor, en accord avec Agamemnon, est-il possible que l'*Iliade* ne répercute aucun écho, sinon d'une désapprobation, du moins d'une interrogation sur la légitimité de ce qui a eu lieu? Le problème concerne moins les points de vue des personnages: Agamemnon et Nestor, en approuvant tacitement la dernière intervention de Dimède, ont d'une certaine façon donné leur *satisfecit* au rapport qui leur est fait. Ils entérinent donc l'opération odysséenne.

<sup>25</sup> L'association d'Ajax avec le silence est une figure récurrente dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Voir la scène de la *Teichoscopie*, au chant 3: Hélène nomme à Priam le personnage qu'il lui désigne (229), mais c'est pour aussitôt laisser glisser son regard vers Idoménée (230), qui la fera dériver encore une fois vers le souvenir de ses frères absents du champ de bataille. On sait de quelle façon, au chant 11 de l'*Odyssée*, Ajax, en quelque sorte, n'apparaît aux yeux d'Ulysse que pour „faire entendre“ son silence. Il est probable que dans la tradition épique, Ajax était un personnage analogue à Achille, chargé de puissance magique et invulnérable (voir, en dernier, T. GRIFFIN, 1977, p. 40). Ne pourrait-on considérer qu'il laisse percevoir, à l'intérieur de l'*Iliade*, la trace d'une transformation conformément à laquelle un personnage comme Ulysse n'a pu occuper, sur le plan idéologique des valeurs qu'il représentait, la première place sans que cela implique le refoulement, silencieusement consenti, des composantes traditionnelles de l'éthique guerrière au second plan? A cette acceptation silencieuse fait pendant le douloureux apprentissage d'un Achille avant qu'il ne consente, au chant 24, par l'entremise de sa mère et de Zeus, à l'autorité de la parole.

La question se pose en termes de stratégie narrative. Etant donné le type de situations et de personnages mis en scène dans l'*Iliade*, l'aristocratie paraît le destinataire le plus probable de cette épopée. Le conflit entre Achille et Agamemnon se comprend dans un cadre de référence aristocratique: il suppose des alliances coutumières entre différents groupes eux-mêmes rassemblés autour d'un personnage revêtu d'une autorité qui l'emporte sur tous les autres, nécessaire pour enrayer des risques de conflit généralisé. Entre les différents groupes, il existe des relations de prestige soumises également à des règles coutumières qui permettent un partage délicat des priviléges et des préséances. On reconnaît sans doute au personnage exerçant l'autorité sur l'ensemble une préséance sur d'autres chefs de groupes solidaires entre eux. On peut imaginer de la part de celui que l'on appellera le *basileus* une décision qui porte atteinte à la représentation que l'un des chefs de ces groupes se fait de son importance, des égards qu'on lui doit, de l'honneur qu'il veut se voir reconnu. De là naît un conflit. On imaginera aisément qu'à moment donné, on aura intérêt à mettre fin au conflit et à restaurer l'accord antérieur. Parce qu'il reconnaît son tort, et cela le plus probablement pour des raisons „politiques“, l'initiateur du différend propose une réparation, selon une procédure dont Nestor et Agamemnon paraissent offrir le modèle. C'est sans doute en eux que le public aristocratique de l'époque qui a conduit à l'organisation de la *πόλις* se reconnaissait, ou pouvait reconnaître des manières de faire de son propre monde, comme sans doute il se reconnaissait en Achille. Pour un tel destinataire, l'intervention d'Ulysse signifiait d'abord la perturbation d'un ordre, *de son ordre*. Il est donc probable qu'elle devait paraître contestable, et qu'elle suscitait, de sa part, une question implicite au poète qui se permettait de bousculer ainsi ses attentes et ses représentations. Autrement dit, il paraît difficile qu'en complément à l'ambassade du chant 9, il n'existe pas une mise en scène qui réponde à une double demande implicite de *légitimation*, celle du rôle d'Ulysse, si ce rôle est bien celui de perturbation, aussi bien que celle du ou des poètes qui se permettent quelques libertés à l'égard de la tradition. Je me bornerai, ici en conclusion, à poser le problème et suggérer la direction de l'analyse à laquelle il invite: je crois possible de montrer que cette mise en scène, visant à légitimer les deux rôles, du personnage d'Ulysse et de son metteur en scène, existe, et cela sous deux modalités. On la trouve d'abord à l'intérieur de l'*Iliade*, dans ce chant que l'on considère comme une adjonction, celui de la *Dolonie* (autrement dit, je suggère que la conception de l'ambassade et celle de la *Dolonie* sont étroitement articulées et que donc les *incompatibilités*, d'ordre lexical notamment, que l'on croit pouvoir mettre en évidence entre les deux chants, n'existent pas). Plus radicalement, toute l'*Odyssée* me paraît être une défense et illustration d'Ulysse et, à travers ce personnage, d'un certain type de poète, construites en relation étroite avec l'*Iliade*, comme justification de la primauté du rôle joué

par le personnage dans cette épopée et comme sa légitimation poétique. Autrement dit, *Iliade* et *Odyssée*, dans leur achèvement, appartiennent à la même sphère de transformation idéologique, au même contexte historique. Sans doute la primauté de l'*Iliade* est-elle temporelle, mais elle est essentiellement conceptuelle: l'*Odyssée* la présuppose. La seconde légitime une compétence dont Ulysse faisait un usage imprévisible dans la première: celle-ci intègre la *μῆτις* à la sphère héroïque comme remède par excellence à la *μῆνις*; celle-là l'y installe; elle lui confère ainsi un titre de noblesse<sup>26</sup>. Mais cela ne va pas sans un effet de choc en retour: à l'issue du parcours, le concept de la noblesse s'est transformé de telle sorte qu'il peut comprendre désormais un type de personnage dont l'*éthos* appartenait, traditionnellement, à une catégorie d'individus à l'égard de qui l'aristocratie, disons guerrière, devait manifester passablement de dédain. L'histoire de la démocratie est peut-être aussi une histoire des percées de l'intelligence.

*\*L'analyse du duel et le présent article ont fait l'objet d'un exposé à Genève. Le professeur A. HURST a eu alors l'occasion de formuler des remarques critiques qui m'ont amené à resserrer l'argumentation. Qu'il en soit ici remercié. Je remercie également M. GELZER, de l'université de Berne, qui, bien que, pour le fond, en désaccord avec les thèses exprimées ici, a eu la bienveillance de formuler par écrit des remarques qui m'ont évité des erreurs matérielles dans l'interprétation du texte. S'il en reste, il va de soi qu'elles n'appartiennent qu'à moi.*

30. V 1990

<sup>26</sup> Les épopées, dans leur relation et si, du moins, l'on s'en tient à la seule figure d'Ulysse, sont analogues à un hymne: ainsi, l'hymne à Hermès par exemple, d'abord manifeste sous un mode paradoxal une compétence, justement fondée sur la ruse, qui, à première vue, ne paraît introduire dans le *cosmos* qu'un principe de désordre; il déploie ensuite les différentes péripéties qui conduisent à la légitimation de cette compétence, à son intégration dans la sphère olympienne et donc à la reconnaissance de la *timé* du dieu. On aura compris que l'hymne choisi pour référence ne l'a pas été sans dessein: Ulysse est au monde héroïque ce qu'Hermès est au monde Olympien. Il me paraît assez probable que, non l'invention, cela va de soi, mais la configuration du portrait, tel que nous le connaissons désormais, des deux figures est contemporaine et qu'elle est liée à ce contexte, du VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, dans lequel il a fallu aux „seigneurs de la guerre“ apprendre à construire autrement leur conception de la solidarité, non seulement en intégrant, dans l'ordre des valeurs, l'intelligence, ses œuvres et ses ruses, mais en lui accordant la préséance sur le *χράτος* et ses prestiges.

## Bibliographie

Pour la discussion sur l'héroïsme d'Achille, voir G. F. HELD (1987), pp. 245-261. Plusieurs tendances s'opposent.

Soit on juge de manière négative le refus d'Achille (voir notamment, C. BOWRA (1930); F. FOCKE (1954), pp. 257 sqq, notamment pp. 276 sqq. Pour la contestation de l'idée d'une faute d'Achille, voir FUNKE (1963), p. 33. D. AUBRIOT (1984), *passim* (1985), pp. 258-259, montre, avec pertinence, me semble-t-il, l'erreur d'Achille, et ses conséquences, dans le refus d'entendre la proposition de réparation qui est faite; voir récemment, sous l'angle de la "réception" de l'oeuvre, l'analyse de B. EFFE (1988).

Soit on voit dans le refus d'Achille le signe de sa singularité dans le monde humain. On discute alors pour savoir si les valeurs sur lesquelles il se fonde sont nouvelles, mais exprimées en termes conventionnels (depuis A. PARRY (1957); J. A. ARIETI (1986) pp. 1-27), ou si elles ne sont qu'un approfondissement des valeurs traditionnelles. Voir discussion dans NIMIS (1986), HELD (1987). (Les références déjà données dans l'analyse sur le duel n'ont pas été reprises dans la liste suivante)

## ARIETI A.-J.

- (1986) *Achilles' Alienation in Iliad 9*, The Classical Journal, 82/1  
 (1988) *Homer's LITAE and ATE*, The Classical Journal, 1, 84

## AUBRIOT D.

- (1983) *Le divin Achille et l'exaltation de l'humain dans l'Iliade*, in *Actes du Colloque "Anthropologie et humanisme"*, Chantilly, E.N.S. de Fontenay (1984)  
*Remarques sur le personnage de Phénix au chant IX de l'Iliade*, Bulletin de l'Association Guillaume Budé, 1/pp. 339-362.

## BENVENISTE E.

- (1969) *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes* 2, Paris, Minuit

## BOWRA C.

- (1930) *Tradition and design in the Iliad*, Oxford

## CARLIER P.

- (1984) *La royauté en Grèce avant Alexandre*, Strasbourg, AECR

## EFFE B.

- (1988) *Der homerische Achilleus. Zur gesellschaftlichen Funktion eines literarischen Helden*, Gymnasium, 95, p. 1-16

## FUNKE H.

- (1963) *Die sogenannte tragische Schuld. Studie zur Rechtsidee in des Griechischen Tragoedie*, Inaugural-Dissertation, Koeln

## GNIOLI G. - VERNANT S. - P.

- (1982) *La mort, les Morts dans les sociétés anciennes*, Cambridge, Paris

## GRIFFIN T.

- (1977) *The Epic Cycle and the Uniqueness of Homer*, Journal of Hellenic Studies, 97, p. 39-53

## HELD G. F.

- (1987) *Phoinix, Agamemnon and Achilleus: Parables and Paradeigmata*, Classical Quarterly, 37

LESKY A.

- (1961) *Zur Eingangsszene der Patroklie*, Serta Philologica Aenipontana. Innsbruck Beitr. z. Kulturwiss. 7-8, Innsbruck, 19-26, repris in LESKY (1966) pp. 72 sqq.  
 (1966) *Gesammelte Schriften. Aufsaetze und Reden zu antiker und deutscher Dichtung und Kultur*, ed. W. KRAUS, Bern un Muenchen, Francke Verlag

MAC LEOD

- (1982) *Homer. Iliad, Book XXIV*, Cambridge, University Press

MUEHLESTEIN

- (1981) *Der homerische Phoinix und sein Name*, ZA 31

NICOLAI W.

- (1981) *Wirkungsabsichten des Iliasdichters*, in *Gnomosyne (Festschrift W. Marg)*, München

NIMIS S.

- (1986) *The language of Achilles*, CW LXXIX, 217-225

PARRY A.

- (1957) *The Language of Achilles*, TAPA, 87

RIEDINGER J. - C.

- (1976) *Remarques sur la TIMH chez Homère*, *Revue des Etudes Grecques*, LXXXIX

ROSNER T. A.

- (1976) *The Speech of Phoenix : Iliad 9. 434-605*, *Phoenix*, 30

RUDHARDT J.

- (1976) *A propos de l'Hymérique à Déméter. La répartition des τματ, articulation centrale des systèmes mythiques grecs. Le rapt de Perséphone considéré comme un épisode de cette répartition*.

RUDHARDT J.

- (1981) *Du mythe, de la religion grecque et de la compréhension d'autrui*, Librairie Droz, Genève

SCHADEWALD T W.

- (1938) *Iliasstudien*, Leipzig

SCODEL R.

- (1982) *The autobiography of Phoenix: Iliad 444-495*, *American Journal of Philology*, 103

SCULLY S.

- (1984) *The language of Achilles: the ΟΧΘΗΣΑΣ Formulas*, TAPA, 114

SLATKIN M.

- (1986) *The wrath of Thetis*, TAPA, 116, 1-24

SWAIN S.C.R.

- (1988) *A note on Iliad 9. 524-99: The story of Meleager*, *Classical Quarterly*, N.S., Vol. XXXVIII, 2

TARKOW T.A.

- (1982) *Achilles' various responses to the Embassy*, CB

VERNANT J. P.

- (1982) *La belle mort et le cadavre outrage*, in *GNOLI - VERNANT*, pp. 45 sqq, repris in

## VERNANT

(1989) *L'individu, la Mort, l'Amour. Soi-même et l'autre en Grèce ancienne*,  
Gallimard, Paris

## WHITMAN C. H.

(1963) *Homer and the heroic Tradition*, Harvard University Press, Cambridge,  
Massachusetts

## VLEMINCK S.

(1981) *La valeur de ἀτιμία dans le droit grec ancien*, Les Etudes classiques,  
XLIX, pp. 251-265

Anton Aškerc

### MUTEC OSOJSKI – MUTUS DE OSOJE

“Saluto vetus, fuscum te monasterium  
et te tranquillum planum lacus smaragdinum!  
Praeclara margarita tu Carantaniae,  
invenietne pacem cor meum apud te?”

Quis es, viator hospes, qui tecum loqueris?  
Et iuxta lacum pulchrum hāc viā graderis?  
Est gradus tibi fortis, statura nobili,  
sunt oculi vivaces, sed vultus pallidi.

Ad portam monasteri viator venerat.  
En illic abbas canus senexque ambulat.  
Sed advena est mutus et nihil loquitur.  
Responsum scriptum abbas ab eo traditur.

“Quild lego, quae scripsisti? Tu Roma veneras?  
Hic apud nos manere, pacem desideras?  
I mecum, homo pie! Si fido corde es,  
nunc nobis uti servus, si vis, hic servies!”

Demisso intrat domum cum abba capite.  
Negotiorum ima gerit quotidie.  
Et primus ille surgit multoque mene iam,  
postremus somno dulci it semper obviam.